Zagadnienia Rodzajów Literackich, LIII 1-2
PL ISSN 0084-4446

CHARLES ROBERT SIMARD
Montréal

LA THÉORISATION DU TEXTE. OBSERVATIONS THÉORIQUES AUTOUR DE LA «MÉTATEXTUALITÉ»

Amorces

Dans les premières pages d'un petit ouvrage au style plaisant et d'une grande virtuosité de synthèse, le critique et théoricien littéraire Antoine Compagnon écrit, comme en manière de confession, la généralisation suivante à propos de toute présentation diachronique de l'objet «littérature»: «rien de nouveau sous le soleil. En théorie, on passe son temps à essayer de nettoyer des termes d'usage courant: littérature, auteur, intention, sens, interprétation, représentation, contenu, fond, valeur, originalité, histoire, influence, période, style, etc.»[1]. Tactique prétéritoire en bonne et due forme, autoflagellation du théoricien hyper-autoréflexif et un peu masochiste, ou simple devancement de la critique à venir...? Le mot, de par son origine - la critique elle-même - et le ton à la fois cinglant et badin avec lequel il est prononcé, à de quoi surprendre. Nominalisme solipciste, autoréflexivité improductive, voire discours de sots, la théorie littéraire peut-elle nous apparaître sous les traits d'un gigantesque serpent conceptuel se mordant la queue? Il est vrai que le discours prétendant développer une série de thèses sur «la littérature», au moins depuis le XXe siècle, «fait usage» (pour être poli) ou «s'embarrasse» (pour poursuivre l'autoflagellation à laquelle la présente écriture n'échappe pas) habituellement d'une sorte de passion lexicographique, et généralement néologiste, pour la *définition*, le *glossaire* et le

[1] Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1998, p. 14-15.

lexique - bref, pour l'opérationnalisation de ses variables préférées. Comme la bible du théologien ou le formulaire de l'étudiant en mathématiques, la trousse taxinomique du littéraire est souvent le vade-mecum réel ou potentiel de sa pratique, garant de la fiabilité d'opérations, de processus et de discours *à venir*. Préciser, en amorce de texte, ce que l'on entend par «auteur», «lecteur» ou «signe», en faire même le sujet central de sa réflexion, cela tient bien sûr de la précaution sage et consciencieuse, de la méthodologie rigoureuse, mais également (à plus forte raison?) de la «rassurance» et de la stabilisation et limitation d'un sens qu'on craint déjà incontrôlablement pluriel, disséminé et proliférant. La pratique néologique, grandement appréciée par les poststructuralistes français (et par *nous*: seconde autoflagellation), souvent débordante d'énergie et d'inventivité gréco-latine (ayons à l'esprit l'œuvre d'un Barthes ou d'un Genette), n'arrange cependant rien à l'affaire et conforte l'opinion ironisante de Compagnon. L'octroi d'«hyper-», d'«inter-» et d'«épi-» (pour les affections préfixatrices), d'«-ismes», d'«-ités» et d'«-ations» (pour les sympathies suffixatrices), ne modifient pas le constat qu'avec, par exemple, «hypertextualité», «intertextualité» et «épitextualité», «textualisme», «textualité» et «textualisation», c'est bien le même animal fuyant que l'on pourchasse: *le texte*. Et c'est sans doute en ce lieu, dans «le texte», que la théorie littéraire, et toute réflexion de fond sur les concrétisations ponctuelles d'une littérature, trouvent une sorte de canevas, de terrain réflexif, de dispositif fonctionnel se rendant disponible ou encourageant la composition de théories et de discours extrêmement variés, surprenants d'hétéronomie, souvent irréconciliables entre eux. À la restriction littérale et posée que prend le concept lorsqu'il se *nomme* «texte» ou «auteur» ou «représentation», la littérature (mais encore nous ne savons pas ce qu'elle *veut dire*) oppose une force de dispersion immense et constante... nous souhaiterions même écrire: globale. Tout se passe comme si la littérature et ses innombrables manifestations textuelles (tangibles ou possibles) «permettaient» énormément (aux idées de vivre, aux théories de se constituer), mais sans jamais se dévoiler elles-mêmes, sans jamais engager une autoréflexivité radicale de leurs *conduites* à elles.

La présente discussion s'efforce non de résoudre cette mystification fondatrice, bien sûr, mais d'introduire à sa mise en scène dans l'espace littéraire/littéral. Pour ce faire, une présentation de la connectivité contingente partagée par le texte et son *métatexte*, c'est-à-dire ses commentaires successifs: analytiques, essayistiques, expressifs ou autres, nous semble consolider une incontournable première problématisation.

Toutefois, un détour quantitatif par la présentation des principaux acteurs conceptuels (auteur, lecteur, texte, etc.) qui agissent la théorie littéraire, au moins au XXe siècle, nous y conduira tout d'abord.

Retour sur les problématiques usuelles du texte

Avant d'aborder la donne métatextuelle de toute «textualité» (définition hâtive: là où la présence et le fonctionnement d'un «texte» sont reconnues), sans doute faut-il convenir d'une antériorité, spatiale ou temporelle, au moins *conceptuelle*, du texte lui-même sur toutes ses éventuelles proliférations et contaminations. À l'«origine» de tout ce qu'on élabore à partir de lui, il doit bien se trouver une cellule de signification, matériellement fixée et historiquement située, qui puisse être appelée «texte» et permettre une lisibilité d'un certain type. Nous pourrions parler de reconnaissance «minimale» (*il y a là du texte, bien que nous n'en comprenions pas le langage ou la signification précise*), «ordinaire», «utilitaire» (*«Chérie, sois gentille et relis-moi la section "Dépannage" du manuel d'instructions du magnétoscope.»*) ou «maximale» (les milliers de résultats donnés pour la recherche «Proust + thèses de doctorat», par exemple[2]). Or rien n'est moins sûr que la stabilité originelle du texte ou de l'œuvre, surtout si l'on s'intéresse à la théorie littéraire. D'abord parce que la question même de son origine ou originellité (elle-même étroitement liée à la question de son «originalité»... voir les litiges auctorial et lectoriel plus loin) a subi de graves déconstructions au cours du XXe siècle, si bien que l'on hésite à orienter dans un sens ou dans l'autre la flèche du mouvement textuel. Entre origine et destination, principe et phénomène, ontologie et phénoménologie (même si les termes ne s'opposent pas strictement), le texte et sa théorisation multiplient les essais de stabilisation et de normalisation entre pôles subjectifs et objectifs.

Mais supposons, pour faire simple, que nous parvenions à régler cette question de l'origine du texte (le «quoi?»), aussi illusoire que puisse sembler cette folle aspiration. Nous pourrions poser encore la question autrement épineuse du «quand?» du texte. *Quand*, dans le monde, y a-t-il texte(s)? À chaque moment sémiotique de la signification, comme l'ont déjà souhaité Barthes et Eco dans leurs études, ainsi qu'une certaine sémiotique contemporaine d'inspiration peircienne: Ou, plus strictement,

[2] http://www.google.ca/search?hl=fr&q=proust+%2B+thèses+de+doctorat&btnG=Recherche+Google&meta=&aq=f&oq=, 23avril 2009.

hautainement, «académicocentriquement», les véritables textes sont-ils à trouver uniquement dans les chefs-d'œuvre consacrés et reconnus des institutions littéraire, puis philosophique, sociologique, historique, etc.: La polarisation de ces deux solutions a quelque chose d'arbitraire et d'exagéré. Aussi vrai qu'une œuvre plus que mineure, oubliée de presque tous, est aussi une œuvre textuelle, la moindre sémiotisation de passage (*«Ah, voilà le feu vert»*) abrite une textualisation minimale, d'un intérêt théorique critiquable[3]. Mais un malaise demeure lorsque vient le temps de trancher devant tel ou tel artefact, objet culturel ou discours: texte ou non-texte: La question est possiblement contournable. Nous pourrions déclarer, en manière de trouvaille: il y aura texte chaque fois qu'il y aura sens dans l'esprit d'un sujet participant à une «communauté de lecture» d'un certain ordre. Le ton est rassurant. Nous nous sentons toucher à quelque matière tangible, retrouvable en soi-même, commune à tous. Évidemment, il s'agit d'une feinte méthodologique, à laquelle contribue le langage et ses habiletés prestidigitatrices de synonymie. C'est ce même langage qui servira à le lever le voile sur l'astuce du tour: 1° quand y a-t-il *texte*:, 2° quand il y a *sens*; 3° quand y a-t-il *sens*:, 4° au moment du *texte*. Affaire classée, dans les règles belles et évidentes de l'art tautologique.

Abordons un troisième point litigieux, peut-être le plus glissant de la théorie littéraire du siècle dernier[4]. La question du «quand?»: est peut-être faussement temporelle, et on pourrait croire devoir lui substituer un plus authentique «où?» spatial. Il y a *texte(s)*, soit. Mais à l'«intérieur» de ce texte, *où* trouverait-on un sens qui soit principalement, irréprochablement textuel: La simple gestion, même théorique, d'une multitude de «textes» ne permet pas de coordonner efficacement les aspirations définitoires de la théorie littéraire. Le texte est traditionnellement un discours à paramétriser et à opérationnaliser en plusieurs constituants, tous plus essentiels les uns que les autres selon qu'on participe à tel ou tel courant, telle ou telle école. Arrivent sur scène une série carnavalesque de «personnages conceptuels» (expression heureuse de Deleuze et Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie?*), splendide *Dramatis*

[3] En littérature du moins, sans doute pas en psychologie cognitive où c'est le genre d'exemple fréquemment cité, et cela le plus sérieusement du monde...

[4] Strictement parlant, on ne devrait la trouver nulle part ailleurs qu'au siècle dernier... Les théories littéraires antiques ou médiévales sont rares, ou en tout cas ne portent pas ce nom-là. Idem pour les «sémiologies» que l'on va trouver chez Platon, Augustin et Port-Royal.

Personæ se déclinant en AUTEUR, LECTEUR, TEXTE (comme acteur principal cette fois, et non comme scène générale de représentation), MONDE/RÉEL/RÉALITÉ, HISTOIRE/SOCIÉTÉ, STYLE, GENRE, et encore quelques personnages secondaires effectuant des apparitions ponctuelles dans telle ou telle scène[5]. Que l'on soit spectateur néophyte, vieil habitué des théâtres ou un peu acteur soi-même, des décisions sont à prendre, des camps à choisir - si possible un seul à la fois. Dans la théorie littéraire contemporaine, c'est à l'un ou l'autre de ces personnages se disputant le meilleur éclairage que l'on attribue typiquement la belle part du pouvoir, à savoir: la localisation principale du sens d'un texte. Historiquement - mais, que l'on se rassure, nous passerons vite sur ce qui serait une inclôturable contextualisation -, la théorie littéraire romantique ou «traditionnelle», voire «commune», a généralement souhaité répondre «l'auteur!» à la question de la localisation du sens en littérature. Au XIXe siècle (avec Sainte-Beuve, Lanson, pour reprendre des proies faciles déjà lapidées par d'autres que nous...), on se préoccupe rarement d'insister sur l'originellité nécessairement et empiriquement *auctoriale* des œuvres littéraires. Celle-ci semble aller de soi. Encore aujourd'hui, toutes les ratiocinations des théoriciens n'ont pas modifié un constat dominant de la consommation littéraire de masse: «le sens d'un texte, c'est ce que son auteur a *voulu* dire», point. D'ailleurs: «qu'a-t-il *voulu* dire avec ça? à quoi pensait-il quand il a écrit ça? qui avait-il en tête lorsqu'il a fait dire ça à son personnage? qu'a-t-il pu vivre lui-même pour souhaiter décrire cette situation-là? quel message avait-il pour nous?» et ainsi de suite. Questions dégoulinantes de naïveté et d'inconséquence pour l'étudiant en littérature (quoique...), mais d'une actualité irrécusable et inquestionnée dans la rue et dans les salons. On pourrait interpréter la foi des romantiques en la figure puissante de l'auteur et en sa subjectivité géniale comme le déplacement ou l'extension du grand mythe théocratique européen chrétien du Dieu créateur et de son Livre sacré - et dans une version pas si *laïque* qu'on souhaiterait le penser, le Dieu-auteur assumant dans ce contexte une action et un rôle quasi démiurgiques, coupés du réel du simple lecteur-fidèle, étant pleinement en contrôle des moyens de sa création. C'est là une analyse qui a été faite à plusieurs reprises à partir de la seconde moitié du XXe siècle et que les prises de position mallarméenne, valéryenne, puis sartrienne (dans le

[5] Ces catégories sont plus ou moins celles employées par Compagnon dans son étude Le Démon de la théorie. Nous les reprenons suivant une démarche et des vues personnelles.

Qu'est-ce que la littérature?) annonçaient déjà. Du reste, le rapprochement entre le système d'emprise auctoriale sur le texte et cet autre immense système théocratique et transhistorique alliant la puissance divine à la révélation du Livre - peut-être n'est-ce qu'un seul et même système historico-idéologique: - est lui-même à rapprocher de la critique postmoderne de la transcendance et de l'autorité. De tous les personnages principaux de la théorie littéraire, l'«auteur» est sans doute celui qui survit le mieux aux nouveaux bouleversements, celui dont on a le plus de mal à se passer. Ressuscitée à quelques reprises de sa propre mort (on connaît le coup de masse qu'a représenté à une certaine époque «La mort de l'auteur» de Roland Barthes, texte de 1968), la figure auctoriale possède une force d'attraction sûre d'elle-même, rusée, voire hypnotisante, qui va jusqu'à se fondre dans la croyance en l'«homme» lui-même (celui-là dont on a aussi proclamé la fin éventuelle...), et qui manifestement est encore à l'heure actuelle la star d'une majorité de projets présentés en institution. Encore devrions-nous rappeler que l'auteur, bien plus ou bien moins qu'un être de cher et de sang (car celui-là n'a pas le même nom[6]), est une *forme utile* du savoir, une structure pratique, une économie de mots, qui permet beaucoup tout en s'expliquant peu. On n'est pas parvenu à le mettre à mort, parce qu'on s'est aperçu que justement, pour ce faire, on avait encore besoin de lui. Et cette constatation ne semble pas devoir disparaître bientôt.

Mais poursuivons la nomenclature du *dramatis personæ* que la théorie nous proposait plus haut, ne serait-ce que pour prouver que toute la littérature ne se réduit pas à ses grands *noms propres*. Sorte d'alter ego de l'auteur, le *lecteur*, bien sûr!, est la seconde grande trouvaille de la théorie littéraire au sein de son objet. Quelle importance lui donner dans la chaîne de signification littéraire, cette chaîne possiblement pluralisée et métissée des suites du retrait de l'autorité auctoriale visible: Plutôt passif à l'époque classique, le lecteur y est pourtant sans cesse invoqué (les adresses à la «Chers lecteurs...» sont un topos littéraire bien établi), mais ce n'est généralement que pour confirmer sa stricte et fixe position de destinataire de l'œuvre. Le lecteur classique, encore au XIXe siècle, c'est celui auquel on envoie un colis bien ficelé, bien cacheté, et qui en fera un usage prévu par les circonstances de l'envoi lui-même, et connu des deux parties. Fin XIXe et début XXe, les gestes mallar-

[6] Un petit texte vient à l'esprit: «Borges et moi» de J. L. Borges dans le recueil *L'auteur et autres textes* (Gallimard, 1964).

méen, valéryen, puis sartrien[7], comme on le disait plus haut à propos de l'auctorialité, sont des moments importants pour notre vision du littéraire. Ces auteurs sont parmi les premiers à proposer, suivant leur façon propre, une thèse à la fois très simple et très insolite pour l'époque: le livre, l'œuvre, le texte, et même l'art sont des créations *partagées*. Pas de livre sans lecteur, pas de texte sans liseur, pas de sens sans personne pour le (re)former. Le texte est une création *au moins* double, et l'émission d'un auteur n'est concevable que tendue vers l'appropriation d'un [personnage de] lecteur. Une partie de la théorie moderne pousse le chariot plus loin encore; c'est le cas des théories de la réception et de l'école dite «de Constance», dont les principaux représentants sont Hans Robert Jauss et Wolfgang Iser. Contre les écoles «marxistes» ou «formalistes» (voir plus loin), peu intéressés par la question de l'auteur, les théoriciens de la réception voient dans l'œuvre essentiellement une création du lecteur, rendue fonctionnelle et sociologiquement phénoménale par l'expérience temporelle qu'il en a, l'usage historique et esthétique qu'il en fait[8]. Ils insistent - à bon droit pensons-nous - pour une pensée dialectique de la littérature, et forcément de sa théorisation également. Jauss écrit: «La littérature en tant que continuité événementielle cohérente ne se constitue qu'au moment où elle devient l'objet de l'expérience littéraire des contemporains et de la postérité - lecteurs, critiques et auteurs, selon l'horizon d'attente qui leur est propre»[9]. Espaces destinataires, horizons d'attente, lectoriellité forte avec auctorialité faible, tels semblent être les nouveaux pseudonymes du sens littéraire, les nouveaux masques du texte chez les écoles de la réception. Comme toutes, elles seront critiquées (par E. D. Hirsch, par Stanley Fish...), mais engageront un dialogue tacite avec les notions plus françaises d'intertextualité (Julia Kristeva, groupe Tel Quel) et de dialogisme (J. Kristeva, T. Todorov, repris du théoricien russe Mikhaïl Bakhtine).

---

[7] Sans doute aussi - référence souvent citée, mais découverte tardive de la théorie littéraire française - le Proust du *Contre Sainte-Beuve*.

[8] Voir H. R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, 1978 et W. Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Mardaga, 1985.

[9] *Pour une esthétique de la réception, op. cit.*, p. 53. Notons dans cette citation deux éléments importants: l'emploi du concept d'«horizon d'attente», emprunté au philosophe herméneute allemand Hans-Georg Gadamer, dont la pensée est appréciée par les écoles de la réception; la réunion non seulement des «lecteurs» sous la bannière de la lectoriellité, mais également des «critiques et auteurs», sentis ici comme lecteurs *de fait*. Nous reviendrons sur cette inclusion générale dans notre approche de la métatextualité des textes en seconde partie.

Les autres acteurs principaux de la théorie littéraire le sont-ils un peu moins? Ce ne sont peut-être que des rôles de soutien, sans qui tout s'écroulerait sans doute, mais qu'on gagne à prendre pour acquis: le texte lui-même (oui, oui), le réel extralittéraire, la dynamique sociohistorique. Ce n'est pas une lapalissade de dire, premièrement, que le «texte» est aussi un personnage de la théorie littéraire. Pour les vues «textualistes», parfois appelées «formalistes», le sens du texte n'est pas à trouver dans l'ailleurs d'un monde, d'une réalité auxquels le texte se *référerait*. Il n'est pas cet intermédiaire passif, pas trop impliqué dans la signification, qui ne permettrait, à la manière de l'outil ou du conduit, qu'une utilité *pratique*, qu'un relai de communication. Le texte ne désigne pas unilatéralement la réalité extratextuelle (dans le déni de toute *intra*textualité), il ne s'efface pas devant ses signifiés. Bien au contraire, il est le monde, il «l'»*existe* (littéralement: il le sort de lui). Indépendamment de toute réalité extérieure des choses désignées (des référents, des signifiés), le texte développe sa propre économie, sa propre complexité signifiante. Il le fait en usant d'une variété de *structures*, objets analysables et décomposables au moyen d'un métalangage compétent. Cette façon de penser le texte, à laquelle on a beaucoup reproché sa tendance à refermer le texte sur lui-même et à le couper de la réalité par une quasi-mathématisation et logicisation à outrance de ses composantes, se retrouve beaucoup dans les années glorieuses du «structuralisme linguistique» avec des figures centrales comme R. Jakobson et le Cercle linguistique de Prague, É. Benveniste, L. Hjelmslev et A. J. Greimas (pour le volet sémiotique). Pour l'opinion inverse, qualifiée de «référentielle», parfois d'«intertextuelle» ou encore d'«intersubjective», le texte n'est jamais enfermé en lui-même, aussi fonctionnelles et complexes que soient les modalités de cet enfermement, mais se caractérise par son *interaction* constante et polydimensionnelle, polyvocale, polyglotte, etc., avec les textes du monde, senti ici comme une sorte de «bibliothèque du réel». La question de savoir s'il existe un monde *extra*textuel, dé-textualisé, devient en ces eaux mouvementées difficile, voire indéterminable. Le texte renvoie au monde, qui en retour se *tisse* de propriétés textuelles. La vision contemporaine de l'interactivité textuelle constitue une sorte de «textualisme» nouveau, défini sur le mode du passage, de la communication, du dialogisme et de la contamination, voire, chez un déconstructionniste comme Jacques Derrida, de la dissémination et de la présence-absence, bref du régime de l'*inter-*. Cette approche riche et complexe, qui mériterait des développements importants, occupe une part importante de la pensée poststructuraliste française des années 60 et 70. Elle fournit en quelque sorte une

introduction aux développements critiques radicaux de Derrida et des déconstructionnistes américains comme Paul de Man et Harold Bloom. Sous l'angle du paradoxe référentiel/autoréférentiel qui semble opposer mondanéité et textualité, le texte *Le Monde, le voyage et la bibliothèque* de Christine Montalbetti fournit un éclairage précieux et pleinement instructif[10]. Finalement, pour l'approche sociohistorique, «marxiste» ou «marxisante», on insiste à considérer les textes comme plus ou moins déterminés par l'histoire des sociétés qui en un double mouvement les *traverse* et les *produit*. Ainsi, Walter Benjamin peut écrire dans les années 30 (et pas spécialement à propos du discours littéraire) qu'il est «impossible de définir l'état présent d'une discipline quelconque sans montrer que sa situation actuelle n'est pas seulement un maillon dans le développement historique autonome de la science considérée, mais plus encore un élément de toute la culture à l'instant correspondant»[11]. Dans cette vision des choses, les discours ne sont jamais analysables uniquement en eux-mêmes, mais commandent une compréhension et une «lecture» des contextes culturels et sociaux, donc temporels et historiques, qui témoignent de leur signifiance dans l'espace public et expliquent les moyens de leur apparition. Au cours de la seconde moitié du vingtième siècle, l'approche sociohistorique ou marxiste influence, sous divers vocables et avec des distinctions souvent importantes, les travaux de critiques et théoriciens comme Pierre Bourdieu (concepts d'*institution* et de *champ* littéraires[12]), Lucien Goldmann (structuralisme dit «génétique»[13]) et certains aspects des écoles de la réception (Jauss[14] et Iser).

Ce long détour synchronique par les figures les plus importantes, les plus *fonctionnelles* de la théorie littéraire, qu'on a appelé théâtral-

---

[10] Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Presses Universitaires de France, coll. Écriture, 1997.

[11] Walter Benjamin, «Histoire littéraire et science de la littérature» (1931), trad. fr., *Poésie et Révolution*, Denoël, 1971, rééd. *Essais*, Gonthier, coll. Médiations, t. I, cité par Compagnon, *op. cit.*, p. 233.

[12] Voir surtout Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, coll. Points Essais, 1992, 1998.

[13] Voir entre autres Lucien Goldmann, *Le Dieu caché*, Gallimard, coll. Tel, 1959 et le collectif de 1977 *Le structuralisme génétique. L'œuvre et l'influence de Lucien Goldmann*, Denoël/Gonthier, coll. Bibliothèque Médiations.

[14] Voir par exemple, dans le recueil de Jauss *Pour une esthétique de la réception (op. cit.)*, l'article de 1967 «L'histoire de la littérature: un défi à la théorie littéraire».

ement son «dramatis personæ», nous apparaissait nécessaire pour introduire l'analyse à une pensée *métatextuelle* de la littérature et à la tension complexe qu'elle installe entre les diverses «textualités» - à comprendre de plus en plus au pluriel. Forte de cette scénographisation de son décor et de ses acteurs, la seconde partie de cette discussion s'efforce de penser l'autoréflexivité du comportement textuel.

Introduction à la performativité de l'écriture ou le métatexte global

Qu'en est-il exactement lorsque nous parlons de «métatextualité» et de «métatextes»? Quel emploi, néologique ou archéologique, en faisons-nous et pouvons-nous en faire? Une réponse simple est impossible à donner, en partie parce que (attention: risque de vertige) *c'est précisément de quoi il est question dans l'effort de définition lui-même, précisément ce qui se produit lorsqu'on travaille avec la notion.* Tenter de réfléchir sur la métatextualité, ou sur la condition «méta(-)» de toute identité textuelle, ce n'est pas tant opérer une méta-métatextualité, multipliable voire exponentiable à l'infini, sur le modèle de la mise en abyme (méta «à la *x*»), que de réactiver *à nouveau* un métatexte ordinaire. Il est dans l'essence de la fonction littéraire «méta-» de nous situer dès l'origine dans la démultiplication, l'enchâssement complexe et l'autoréflexivité des processus, voire dans l'illusion d'optique conceptuelle. Cette déroute productive qui nous éloigne beaucoup de toute critique traditionnelle, qui *effraie* ou irrite sans doute, c'est en grande partie la richesse sémantique, inégalée parmi les autres préfixes grecs d'usage courant en théorie littéraire et en sciences humaines, du petit mot «méta» qui la provoque. Un examen étymologique du mot grec (μëçα, *meta*) que nous ne pouvons pas faire ici révèle une historicité tordue (et lacunaire, bien sûr, comme pour toute étymologie) et une polysémanticité presque totale. Le Robert historique indique succinctement cette quasi-babélisation du terme:

> *Meta* a probablement signifié en grec ancien «au milieu de», mais il a divergé dans de multiples directions: avec le génitif et le datif, il signifie «parmi», d'où avec le génitif «avec» et avec le datif «entre». Par extension, du sens dynamique de «pour se rendre au milieu de», il a pris celui de «vers, à la recherche de», d'où «à la suite, derrière», y compris avec une valeur temporelle. Comme adverbe, il signifie aussi «au milieu» et «derrière, ensuite». Déjà en grec, *meta* est très fréquent en composition avec diverses idées de «participation», «ac-

tion en commun», «situation au milieu», «succession dans le temps» et, souvent, «changement»[15].

La maniabilité du concept ne s'épuise pas à l'ère moderne:

> * En français, *méta-* assume plusieurs sens dans la formation de noms savants (en biologie, médecine, physique, chimie, philosophie et sciences humaines): il exprime la postérité temporelle, la succession, ce qui est à la fin (par opposition aux mots préfixés en *pro-, proto-, méso-*), un stade quelconque dans une suite, une transcendance (en philosophie), un statut logique englobant un changement, le résultat d'un processus, une proximité, une ressemblance (surtout en chimie et minéralogie)[16].

Dans le cas qui nous occupe, celui de la littérature et des discours qu'elle abrite, cet *éclatement signifiant* du «méta-» de «métatextualité» peut fort bien être considéré comme une mécanique descriptive et fonctionnelle tout indiquée à la définition de sa tâche, plutôt que comme un à-peu-près littéralement *insignifiant*. Le *méta-*, c'est-à-dire la *fonction* méta- de la textualité, comme éclatement de sens, comme préfixe qui *éclate* la racine qu'il précise, en ne la précisant justement pas de façon autoritaire, est une systématique débridée qu'il est pourtant tout à fait possible d'intégrer à une théorie nouvelle. Bien sûr, la métatextualité est une notion qui appartient à l'origine à Gérard Genette, adoptée et reprise par plus d'un continuateur des milieux poststructuralistes génétiques français[17], qu'il baptise dans *Palimpsestes* (1982) et décrit ainsi: «Le troisième type de transcendance textuelle, que je nomme *métatextualité*[18], est la relation, on dit plus couramment de "commentaire", qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (le con-

---

[15] Alain Rey et coll., *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 1922, 1998, p. 2214.

[16] Ibid.

[17] Voir la revue française *Poétique*, dont Gérard Genette, avec Tzvetan Todorov, est la figure intellectuelle principale.

[18] Rappel (note de nous): Dans la taxinomie poétique de Genette, la *transtextualité* comprend, par ordre croissant de «complexité», l'*intertextualité* (relation de coprésence: la citation), la *paratextualité* (relation du texte avec sa «périphérie» textuelle: préface, notes, titres, prière d'insérer, etc.), la *métatextualité* (relation de commentaire, de critique), l'*hypertextualité* (relation de coprésence tacite ou non déclarée

voquer), voire, à la limite, sans le nommer [...]. C'est, par excellence, la relation *critique*»[19]. Or, cette définition, sage et précise, historiquement une des premières, installe un enfermement de la charge subversive du *méta-* à l'intérieur des limites topologiques nettes et franches du commentaire et du texte critique, lus ici comme textualités secondes et dérivatives. Nous lui préférons celle-ci, plus engagée et plus libérale, tirée du *Dictionnaire des termes littéraires*: «[3.] En fait, chaque texte comporte une dimension métatextuelle, ou en tout cas renvoie immanquablement à d'autres textes (intertextualité) et - dans un jeu sur les conventions du genre littéraire où il s'inscrit - *renferme des interrogations sur son propre statut* [...]. L'attention récente accordée au phénomène de la métatextualité a eu comme corollaire une sorte d'éclatement du concept de texte lui-même[20]». Au cœur de la proposition métatextuelle, il y a donc cet appel sans cesse réitéré à la communauté des textes - c'est ici la fonction «inter-», ou l'«intertextualité» -, appel qui, par une force spéciale de rétroaction du sens dont on saisit encore mal le fonctionnement, amène le texte à se *concerner aussi lui-même*. C'est-à-dire que le texte, en se comportant aussi comme métatexte, en émettant et dispersant «en sourdine» les relations dont on l'a découvert sémantiquement capable (postérité ou participativité, surimposition, juxtaposition, successivité, transfert, transcendance, etc.), produit un commentaire explicite ou implicite de lui-même, par le même mouvement qui le faisait pourtant se tendre vers l'altérité des *autres textes*, vers la bibliothèque générale. Notre question du début, «Que veut-on signifier par métatexte et métatextualité?», est au moins partiellement éclaircie: la fonction méta- du texte ajoute à l'inter-textualité normale des textes entre eux (communication et réciprocité) une rétroaction significative et signifiante vers sa propre expressivité et son propre contenu, vers son propre *tissage*. La métatextualité peut se lire comme l'affirmation d'une autoréflexivité contingente et indétachable du texte, active à tous les niveaux de son mouvement et de sa propagation dans l'espace littéraire/littéral. Nous pourrions encore dire: l'«être-avec» du texte est aussi un «être-avec-soi-même». Cela a des

---

entre un texte cité [l'«hypotexte»] et un texte citant [l'«hypertexte»], et effectuant une *transformation*; c'est la relation transtextuelle qui est analysée par Genette dans *Palimpsestes*) et enfin l'*architextualité* (relation du texte avec son genre).

[19] Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, coll. Points Essais, 1982, p. 11.

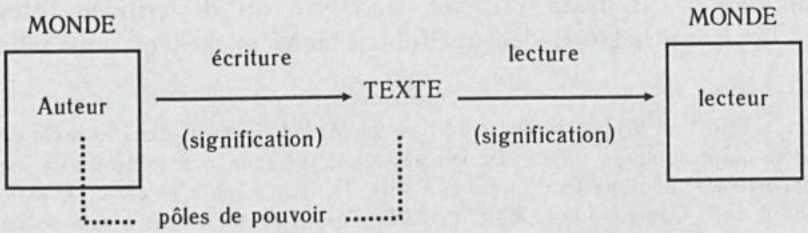
[20] Hendrik van Gorp et al. *Dictionnaire des termes littéraires*, Honoré Champion Éditeur, coll. Champion Classiques, 2005, p. 302. Je souligne.

répercussions importantes sur notre façon théorique de concevoir le sens et son écriture.

Pour être bien compris, cet environnement d'idées nécessite un retour en arrière. L'entrée en jeu d'une métatextualité, l'assomption d'une fonction méta- en jeu dans toute textualité, marque l'activation d'une nouvelle architecture, d'une nouvelle organisation dans le paradigme littéraire et critique. Ce changement ou passage d'un ordre de pensée à un autre, nous souhaiterions l'exprimer par le couple antithétique *linéarité - circularité*, ou encore: *productivité - expressivité*. Insistons d'abord sur le fait qu'il s'agit là de *modèles*, de schèmes, susceptibles ou non d'actualisation dans telle ou telle situation donnée, et plus globalement présents dans le système entier de la littérature. Le croisement ou le métissage de leurs caractéristiques respectives est un phénomène normal, sinon la règle conditionnelle à leur participation dans l'équilibre littéraire général. En cela, ils affichent un semblant de comportement transhistorique et se préoccupent davantage de *structures* et de *relations*. Outre leur description modélisante, l'objectif sous-entendu de leur présentation ici est de révéler leur *textualité* à eux, leur identité textuelle personnelle, leurs différentes stratégies de «textualisation» au sein de l'ensemble.

Premier modèle. Paradigme littéraire d'une textualité linéaire

Le prototype, souvent décrit, du texte littéraire empruntant ou supposant des modes de signification linéaires, poursuivant idéologiquement des buts de lecture et d'écriture précis, est le texte romantique. En hyperbolysant un peu ses propriétés et ses aspirations essentielles, nous pouvons rassembler le schéma suivant:



Y est évidente la linéarité de la signification par le texte, qui émane d'une figure d'auteur charismatique, et qui s'achemine vers un lectorat plus ou moins passif, plongé dans la société mais globalement coupé de toute rétroaction interprétative, de tout pouvoir créatif en tant que tel (de tout *feedback*, pour employer un terme bien connu du glossaire communicationnel). Les processus d'écriture et de lecture, associés à des phénomènes de signification (disons aussi de «construction de sens», pour faire vite), poursuivent des ambitions téléologiques unilatérales: l'auteur produisant un texte [II] le texte s'adressant au lecteur. Les positions de pouvoir et la manière de leur exercice sont également clairement identifiées; ce sont les figures auctoriale (le *nom*) et textuelle (l'*œuvre*). C'est à elles qu'est laissé l'établissement paradigmatique réel de l'institution littéraire. La figure lectorielle ne dispose que de la «balance» du pouvoir.

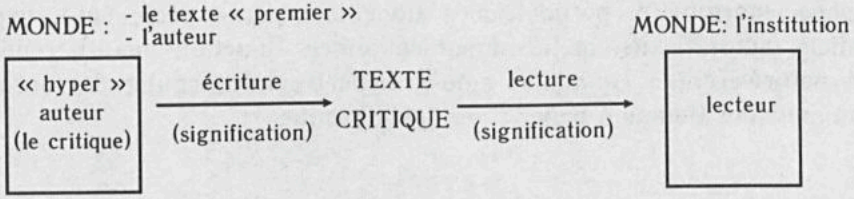
On retrouve donc dans ce modèle, au sein d'une économie de *stabilité*, de *récurrence* et de *productivité*, tous les acteurs conceptuels usuels du paysage théorique littéraire, à condition que l'on reconnaisse à l'auteur, à sa puissance productive et fondatrice, un *locus* privilégié et premier. Le texte est sa création, et la position du lecteur se contente d'exercer une activité herméneutique modeste - une herméneutique éminemment «intentionnaliste», dont la quête est encadrée par le pouvoir quasi exclusif de la figure auctoriale sur le (sur *son*) texte.

Un modèle linéaire de la signification est certes contraignant, autoritaire, unidirectionnel et basé sur des structures idéologiques de pouvoir. On reconnaîtra cependant sa capacité indéniable à fixer et stabiliser des savoirs très variés. Linéarité de signification correspond ici à une grande productivité de sens et de discours. Ses conditions *sine qua non* sont, encore une fois, la présence auctoriale (fut-ce sous les traits à peine moins charismatiques de l'anonymat, du pseudonymat ou du «pluri» nymat[21]) et la présence textuelle (le texte porte lui aussi un *nom*).

Il est à ajouter que par une sorte de mimétisme ou de mimologie paradigmatique, le *texte critique*, d'analyse ou de critique littéraire, «objet de troc» habituel des institutions académiques et universitaires,

[21] Voir à ce propos l'analyse célèbre de Michel Foucault dans le texte de 1969 «Qu'est-ce qu'un auteur?» sur la fonction auctoriale: «L'anonymat littéraire ne nous est pas supportableá; nous ne l'acceptons qu'à titre d'énigme» (*Dits et écrits I, 1954-1975*, Gallimard, coll. Quarto, 1994, 2001, p. 828). Pour une taxinomie classique du nom auctorial, on renverra toujours au texte de Gérard Genette *Seuils* (Seuil, coll. Points Essais, 1987), second chapitre «Le nom d'auteur».

emprunte presque exactement, selon nous, les modalités de positionnement et de mouvement du schéma linéaire dévolu au texte auctorial «premier», modélisé plus haut. Là où l'on s'attendait découvrir, justement, un «métatexte», même au sens restreint de «texte sur le texte», nous identifions plutôt les mêmes assises symboliques, les mêmes lieux de pouvoir, les mêmes directionnalités, bref la même *stabilité productive*. Nous proposons la quasi-réplique suivante pour représenter cette situation:

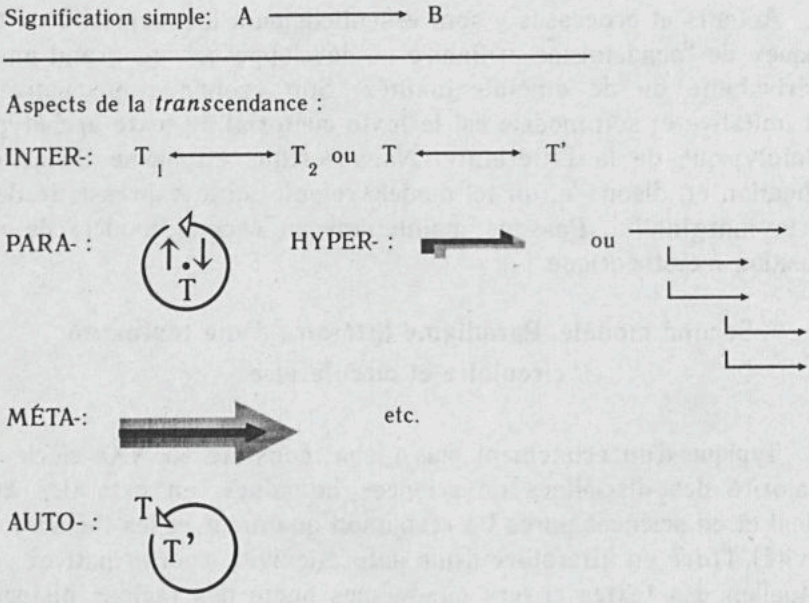


Acteurs et processus y sont essentiellement les mêmes, et le texte «critique» de l'académisme ordinaire ne développe pas un grand pouvoir de dérivabilité ou de «métatextualité». Son économie productive est plutôt imitative et son modèle est le texte auctorial, le texte archétypique et prototypique de la Littérature. Nous restons en pleine linéarité de signification et, disons-le, un tel modèle refoule toute expressivité de fait dans la marginalité. Passons maintenant au second modèle de notre proposition métathéorique.

Second modèle. Paradigme littéraire d'une textualité circulaire et circulatoire

Typique d'un éclatement plus global constaté au XXe siècle dans la majorité des disciplines de sciences humaines, en arts (les avant-gardes) et en sciences pures (la révolution quantique et les théories de la relativité), l'*idée* en littérature d'une autoréflexivité «performative», «métatextuelle» des textes envers eux-mêmes porte des racines historiques que l'on fait traditionnellement débuter avec Rimbaud, Mallarmé, Valéry, puis atteindre des formes hyperboliques dans les années 50, 60 et 70 (Beckett, le Nouveau Roman, et en théorie: le poststructuralisme, l'herméneutique philosophico-littéraire et le déconstructionnisme, etc.). Il n'est pas le lieu ici d'en dresser un portrait contemporain. (Celui-ci serait peut-être sombre. Chassez le modèle linéaire, il revient au galop.) Proposons plutôt une explication de ce qui se passe avec ce développement d'une autre sorte de productivité littéraire du sens. L'identification d'une

«textualité circulaire» souligne une modification généralisée des directionnalités de signification, si bien qu'il est convenu de parler moins de «signification» que de «signifiance» (comme ailleurs la philosophie de Derrida a parlé, en un habile geste théorique, de «différance»). Visuellement, graphiquement, le lexique poststructuraliste ou génétique de la préfixation peut nous aider à cette tâche de représentation nouvelle. Processus de signification simples, linéaires, deviennent, forts d'une caractérisation différente, interactifs, interrelationnels (fonction inter-), limitrophes, marginaux, périmétriques (fonctions para-, péri-, épi-), exponentiels, autoréflexifs, métacommunicationnels (fonction méta-), réitératifs, autoréférentiels (fonction auto-), hypertrophiés, soulignés, organigrammatiques (fonction hyper-), et ainsi de suite:



Transcendance des textualités ou simples transformations, nous passons, à un métaniveau, d'une linéarité de la signification (la flèche monodirectionnelle: ⎍) à plusieurs sortes de «signifiances circulaires et circulatoires» (le retournement de la fèche vers ses points d'origine et d'originalité: ↺, voire son éclatement multiforme:

□, Ö, ↞, ↠, ↖, ↗, ↔, ↮, ↶, ↷, ↞, ↠, ⇋, ⇌, ⟺, ↕, •, ⇠, ⇡, ⇢, ⇣, ... !)

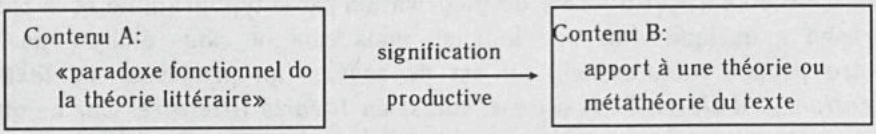
Bien sûr, cette forme de théorisation par le typogramme et le pictographe a quelque chose de ludique, mais cela ne nous éloigne pas de notre propos métatextuel, qui est de révéler un processus de *textualisation globale* en littérature *et aussi en théorie littéraire.* Car ce qu'on pourrait appeler le «paradoxe fonctionnel de la littérature»[22] - sa capacité à développer tantôt une «productivité significative» de A à B, tantôt une «expressivité signifiante» disons de A à A' (voir diagrammes plus haut) - est aussi le «paradoxe fonctionnel de la théorie littéraire» elle-même - sa propension à *comprendre*, dans tous les sens du terme, les fonctionnalités dissemblables des deux modèles généraux et à en proposer une lecture. Nous souhaiterions dire précisément ceci: les nombreuses économies textuelles révélées et modélisées par la théorie révèlent et modélisent elles-mêmes une *métatextualité globale*, c'est-à-dire le constat d'une *textualisation de la théorie littéraire*, à chaque lieu et à chaque moment de son expression. C'est dire que l'autoréflexivité (qu'on a qualifié partout dans ce texte de *métatextuelle*, avec la polysémanticité que cette attitude impliquait) n'est ni une trouvaille récente de la théorie, ni un modèle local de ses opinions sur le littéraire, ni un effet possible de son mouvement, mais une identité globale du texte[23]. La question qu'il soit théorique, critique, essayistique ou fictionnel ne manifeste, une fois parvenu à ce degré de caractérisation paradigmatique (voire métaparadigmatique!), qu'une importance locale et ponctuelle. Car, ne nous trompons pas, la textualisation de cette dernière hypothèse théorique (l'autoréflexivité de l'identité textuelle), ce par quoi elle se constitue à son tour comme agencement de textualités mixtes, pourrait également être traduite en schéma linéaire et productif de signification. Il s'agit peut-être même d'une condition de son intelligibilité théorique. Voyons:

Exemple: rétroaction du «paradoxe fonctionnel» en signification productive (illusion de la possibilité métathéorique)

Soit une linéarité réitérée dont nous pourrions à nouveau tirer une productivité d'un autre type, autoréflexif ou expressif par exemple. Toute théorie littéraire se positionne dans cet espace de possibilités, et il

[22] J'emprunte l'expression de «paradoxe fonctionnel» à la théorie littéraire de Jean Bessière dans *Principes de la théorie littéraire* (Presses Universitaires de France, coll. L'interrogation philosophique, 2005), une approche à la fois dense et passionnante.

[23] Ce texte-ci, on l'a compris, n'y fait pas exception.



importe non pas tant à une *métathéorie supplémentaire* d'en expliciter le principe qu'à une écriture de le performer. En effet, une vision globale du texte, une assumation pratique de la métatextualité de toute théorie littéraire nous ramène à la *scène de l'écriture*, celle où toute expressivité textuelle (voire simplement langagière), refoulée ou soulignée, se *joue*, comme dans une représentation théâtrale. C'est en définitive un rapprochement synonymique que d'identifier la «textualisation de toute théorie» en train de se faire à la nécessité d'une (re-) «performance de l'écriture». L'homologie d'un double rapport entre textes et métatextes, théories et métathéories occuperait dans cette nouvelle approche de l'étude des text--es et des textualités une place déterminante; elle ferait sans doute figure de postulat d'écriture.

Conclusion

Les remarques et propositions qui précèdent relèvent davantage de l'ouverture de chantier - celui de la théorie littéraire - que de l'analyse en bonne et due forme et du solutionnement de problématique. Elles insistent, pour les résumer rapidement, sur la fluidité des acteurs conceptuels de la scène textuelle (notre première partie) et sur l'intérêt pour la théorie d'un traitement assumé de l'autoréflexivité des différentes «textualités», une autoréflexivité que nous avons souhaité désigner sous le vocable hypersémantique de «métatextualité» ou de «fonction méta-du littéraire» (notre seconde partie). Nous pensons que la principale conséquence de cet ordre de pensée est un retour à la *scène de l'écriture* comme «performance» de toute activité théorique ou textuelle. Cette conclusion demande des développements supplémentaires que nous réservons à d'autres supports. Qu'il soit dit simplement ici, et en manière d'ouverture, qu'une «écriture performante» ou «performative» de la théorie littéraire insisterait sur sa *textualisation*, c'est-à-dire sur les identités textuelles dynamiques qui la traversent au moment où elle (s')exprime. Les écritures philosophiques derridienne («différance» et «marges») et deleuzio-guatarrienne («nomadologie» et pensée «rhizomatique») en seraient sans doute les échos contemporains les plus vivants, les plus *significatifs* et *signifiant*s.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bessière, Jean. *Principes de la théorie littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. L'interrogation philosophique, 2005.

Compagnon, Antoine. *Le Démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1998.

Dictionnaire historique de la langue française [...], collectif sous la direction d'Alain REY, édition enrichie en 3 tomes, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, 1998.

Foucault, Michel. «Qu'est-ce qu'un auteur:» [1969], in *Dits et écrits I, 1954-1975*, édition établie sous la direction de Daniel Defert et François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 1994, 2001.

Fraisse, Emmanuel et Bernard Mouralis. *Questions générales de littérature*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 2001.

Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, coll. Points Essais, 1982.

Gorp, Hendrik van, Dirk Delabastita, Lieven D'hulst, Rita Ghesquiere, Rainier Grutman et Georges Legros. *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion Éditeur, coll. Champion Classiques, série «Références et Dictionnaires», 2005.

Jauss, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978.

Lecercle, Jean-Jacques et Ronald Shusterman. *L'emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, Paris, Seuil, coll. Poétique, 2002.

TEORETYZACJA TEKSTU. OBSERWACJE TEORETYCZNE WOKÓŁ POJĘCIA METATEKSTUALNOŚCI

Streszczenie

Przedstawiany tu tekst jest ostatnią częścią trzyczęściowej refleksji teoretycznej na temat różnych postaci „tekstualności", rozpoczętej przed laty, której dwie pierwsze części nosiły następujące tytuły - pierwsza - *Intertextes et transtextes: pour une poétique de la forme*" („Zagadnienia Rodzajów Literackich" t. 51, z. 101-102, 2008) i druga - *Actualité du paratexte: perspectives comparatives entre le seuil et la demeure* (*Revue canadienne de littérature comparée*, w druku). Wpisuje się w tematyzację podstawowych wysiłków poznawczych dostrzegając w rozmaitych możliwych prefiksacjach terminu „tekstualności" (intertekstualności, metatekstualnosci, transtekstualności etc.) rezonans, bardziej niż zazwyczaj, taksynomioczny i typologiczny - por. w tym względzie pierwsze strony *Palimpsestów* G. Genette'a. Po przeglądzie, w tonie osobistym i niekiedy dydaktycznym, głównych aktorów współczesnej teorii literatury („tekst", „autor", „czytelnik" i tak dalej), ten oto tekst koncentruje się na przyporządkowaniu tego, co autorefleksywne i performatywne, „tekstualności" a zatem też „metatekstualności". Proponuje obserwację dwóch „paradygmatów" literackich, pierwszego wywodzącego się z „produktywnego znaczenia" i określającego domniemania o ruchu linearnym sensu tekstualnego, i drugiego, na odwrót, uruchomionego przez „ekspresywne znaczenie" i związanego z ruchem „autorefleksywnym". Tekst ten apeluje o rozwijanie w teorii literatury swoistej ekspresywnej i performatywnej metateorii, która - jak sądzi autor rozprawy - nie musi separować się od zwyczajnych badań tekstu literackiego.